

Errata

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 43

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204565>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

SUR LE POUCE

Nous avons reproduit, il y a deux ou trois semaines, quelques extraits d'un article dans lequel M. Henri Lavedan, de l'Académie, se plaignait que la vie ne fût plus qu'une course folle, ne nous donnant même pas le temps de jouir des petits agréments du chemin.

Aucune de nos actions n'échappe à la hâte fébrile qui nous a tous saisis. Elle nous poursuit jusqu'à notre table; on pourrait dire jusque dans notre lit, diminuant tous les jours notre juste part de sommeil. Notre santé, notre culture, notre travail même en pâtissent. Qu'importe! Il faut gagner à tout prix le record de la vitesse.

*

« On mange trop vite, on ne digère pas, écrit M. Lavedan. Nous buvons trop vite. Nous exposons ces besognes presque sacrées sur un coin de table, assis au bord de la chaise et la plupart du temps sans parler. Nous desserrons les dents, mais pour ne rien dire. Surtout en famille, le déjeuner et le dîner sont servis en hâte comme dans un buffet de gare.

« Le repas est silencieux, fébrile et un peu sombre, personne n'étant dans « son assiette », chacun poursuivant au fond du verre son rêve, sa passion, le front et l'estomac barrés, le regard ailleurs et déjà loin, et, sans se prélasser au dessert, on se lève, on s'échappe.

» On ne plie plus sa serviette.

« Quand reviendra le temps où l'on pliait sa serviette, où le repas était la plus sérieuse des occupations frivoles, où l'aspect d'un plat fumant, la surprise d'une sauce, faisaient pousser des roulements d'aise, où la première cuillerée de potage déclenchait des phrases banales et lapidaires : « Décidément, il n'y a encore que chez soi que l'on trouve le bon bouillon ! », où l'on riait, sans se retenir, d'une historiette à l'ail contée par le docteur et quelquefois balancée par celle du curé, où l'on reprenait de l'entremets sans honte, où les propos et le vin coulaient naturels, où les poulets étaient assidûment rôtis, où le vieux parrain décoré, membre du Caveau, chevrotait — la flûte de champagne à ses doigts gouteux — quelque couplet de Panard, sentimental et polisson, qui faisait remonter une larme de vin pur sous la joue pâle des mères.

« C'était le temps où l'on mangeait avec lenteur, l'âge d'or des mollets honnêtes et des ventres loyaux.

« Ah! oui, où sont les plaisirs de la table d'hôte et des joyeuses réunions d'antan autour de la table familiale? »

LE FACTEUR

Mercure inconscient de tout ce qu'il apporte, Bonheurs, larmes, sourire, espérances, ran-
[cœurs,
Le bon facteur s'en va jeter de porte en porte
Des messages au fond des cœurs;

Plus d'un espoir tressaille, et plus d'un cœur écoute,
Plus d'une s'en va (— Madame, vous souriez? —)

Soulever les rideaux et contempler la route
Quand l'heure approche, du courrier;

Bien sûr, il n'est pas beau, pour un porte-message,
Un jardinier d'amour!... et peut-être des fois
On regrette qu'il ne soit plus fait à l'image
D'un Eros portant un carquois;

Un facteur rose et nu, mignon... et pour insigne
Un tout petit carton sur son derrière blanc,
Et vêtu seulement d'une feuille de vigne
Que tiendrait un petit ruban...

Un facteur parfumé, mignard, à la peau douce
N'ayant pas de gros doigts, et ne laissant jamais
Le relent d'une pipe ou la marque d'un pouce
Sur la lettre qu'il nous remet.

ENVOI :

« — Facteur, ô bon facteur, Hermès mal odorant,
» Qui va par les chemins ainsi qu'un Juif errant,
» Qu'en toi l'arôme pur des campagnes se mêle
» Rustiquement à ceux que ton métier comprend,
» Que tu sentes la pipe ou la vieille semelle,
» Ou le vin qui fermente et proteste, joyeux.
» Je te pare de tout le prestige des dieux
» Et te trouve plus beau que Cupidon lui-même,
» Lorsqu'approchant du seuil où je te guette anxieux
» Tu m'apportes un mot de la femme que j'aime!
Paris, Sept. 1907. Pierre ALIN.

LE VENEINDZE

ATE que le veneindze que sant rarrevâie.
Dieu sâi béli por ti cliiau que l'âmant lo
novi dau pay! Le vegnolant d'iant que va
sondâ qu'on diâllio sti an et, ma fâi, su rido
conteint por leu. Câ, avoué tote le maladi que
vignant ora, l'ant pardieu bin à dzoûre, à fote-
massi, à bâogressi, à châ tot lo tsautein.

Assebin faut le z'oûre quand fâ biau po ve-
neindzi: quinte lutsêhye, quinte recaffâie, quin-
te bouâlâie, quinte remolâie et quinte fifâie.
Sant ti guié que dâi quinson, et te châtant que-
met dâi cabri, que cein fâ on verro de bon sang
de le vère. Et hardi le breintâre, vo faut vouthi
le seille, reimplliâ le breinte, semottâ, trolli,
bâire trâi verro, et vo panâ on bocon lo mor
dévânt de remolâ le galêze vedeindjâose! Et
hardi le fêmalle, dzouvene et vilhie, preinde lo
coute à pouâ et dépatsi-vo devânt que lo frâ âo-
bin la piodze vîgne, câ adan lâi fa pas biau.

Lê que, quand plliu, lâi faut parti assebin,
ie faut allâ chargâ, vouaffâ dein lo pacot, sê
fêre molhî tant qu'à son pantet. Ne fâ rein tot
parâi, allâ pî, vegnolan, veneindjâose, corâdzo!
couillide cliiau balle rappe! fêde clii crâno vin
que redzoie le dzein et vo retsaude l'estoma.

Et vo, fêmalle, quand le que plliuavetra bin
fê po ne pas fîre trau moûve, fêde quemet la
Jeannette Fetson que mettâ per devânt onna
satse que l'étâi écrit dessus:

Moulin Bornu

et per derrâ iena que lâi avâi:

Engrais chimique.

MARC A LOUIS.

Errata. — Quelques fautes d'impression se
sont glissées dans le morceau intitulé *Lo café*,
que nous avons donné il y a huit jours. Nos lec-
teurs les auront corrigées d'eux-mêmes. Ainsi,
au vers en tête de la seconde colonne, ils auront
lu : « ... *Fêdê-me ci pliesi* » et non « *Têdê-me* »,
comme on l'a imprimé par erreur.

LE TUEUR DE TIOLUS

I

EN un lieu charmant du Gros-de-Vaud, Fré-
déric-Pierre possédait — il la possède en-
core — la moitié d'une maison; l'autre
partie, celle de *dernier*, comme il disait, était
échue par héritage à son voisin et ami Jules
Renaud.

Dès mon jeune âge, Frédéric m'apprit à pre-
ndre les oiseaux : pipeaux, bâtons enduits de glu,
lacets, cages truquées, trappes, il y en avait
pour tous les goûts de la gent emplumée.

Nos hôtes malgré eux étaient relaxés après
une courte prison préventive — juste le temps
de les laisser sécher. Car Frédéric, méthodique-
ment, l'un après l'autre, passait ses captifs à un
verniss de sa composition — verniss à toute
épreuve, dit des quatre-temps — qui permettait
aux plumes de reprendre leur élasticité et leur
souplesse. Dans sa chambre d'en haut, transfor-
mée en atelier, il peignait — et avec quel soin!
— les merles en blanc; les corbeaux en rouge,
avec une toque noire sur la tête et un rond vert
autour des yeux pour figurer des lunettes; les
pics, rouge vif d'un côté, jaune-orange de l'au-
tre; aux mésanges, il mettait des ailes d'argent,
les geais étaient ornés de bandes roses et ver-
tes; les tourterelles vêtues de satin noir et de
chaque alouette il faisait une violette.

— Ça fera plaisir à ces messieurs du musée
cantona, disait-il parfois en donnant le vol à ses
pensionnaires de la veille.

Mais le rêve, la suprême ambition de Fré-
déric, était de capturer un moineau, un de ces sa-
crés « tiolus » qui lui échappaient toujours.

— Je le dorerais, pourtant, soupirait-il.
— Comment faites-vous pour prendre les cor-
beaux? lui demandai-je. On prétend qu'il faut
grimper au faite des grands arbres, au risque
de se rompre le cou et que l'on ne peut attraper
que les petits.

— Ah! si tu me parlais de ces gueux de tiolus!
Mais les corbeaux! Peuh! je les prends à la main.

— Pas possible!

— Autant que j'en veux, je te dis, là; sur mon
pré, devant la maison. Je choisis les plus beaux,
les plus lustrés de plumes, et je garde deux ou
trois des plus jeunes et des dodus pour les lais-
ser mitonner à petit feu dans la marmite; rien
de meilleur qu'une bonne ratatouille de cor-
beaux.

— Pouah! Mais les moineaux, comment arri-
vez-vous à les prendre?

— Viens passer quelques jours chez nous cet
hiver et tu le sauras. A propos, ton père a-t-il
un fusil de chasse?